



*Juste
Nous*

Anaïs Mony
&
Solène Layken

Tous droits réservés

© 2021, Anaïs Mony

© 2021, Solène Layken

8 place Pierre et Marie curie

60530 Neuilly en thelle

Couverture et mise en page © ManyDesign

Images © Adobe stock/ © Pixabay/ ©Canva/ ©Freepik

Correctrice © Aki.

« Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayant droit ou ayant cause, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes des articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle »

ISBN : 979-10-359-5367-6

Dépôt légal : Octobre 2021







Mélodie

Été 2019

Et si l'on partait... en Écosse? Ou non... en Italie? Ou plutôt en Nouvelle-Calédonie? Ou peut-être le Canada? pensé-je, en faisant défiler des paysages somptueux sur mon téléphone. Je m'imagine bien avec Xavier dans l'un de ces pays. Des panoramas à couper le souffle, retour à la nature avec de super randonnées. Ah oui, c'est vrai, monsieur n'aime pas la marche. Bon, eh bien, spa avec vue sur les collines, ça peut être sympa aussi. Durant ma pause déjeuner, je me mets à rêvasser. Un impératif d'évasion sans doute. Besoin de fuir notre routine habituelle. Quand je découvre ces ruines de château en



Écosse, les gondoles de Venise ou encore les palmiers et cette eau turquoise sur Nouméa, ou bien ces flancs de montagnes enneigées canadiennes... j'ai vraiment envie de partir. Cependant, je regarde l'heure et m'aperçois qu'il me reste à peine quelques minutes pour retourner à mon poste. Les vacances, ça sera pour plus tard.

Une heure après avoir repris le taf, mon estomac se tord. Je ne me sens pas bien. Limite nauséuse. J'ai dû mal à me concentrer. Malheureusement, je fais partie des personnes chargées de sauver des vies. Mais ma santé empire au fil des minutes. Je sollicite Christophe pour me remplacer. Par chance, nous travaillons toujours en binôme. Il demandera sûrement à des pilotes de rester en état stationnaire le temps que je revienne. Pour ma part, je cours directement aux toilettes pour vider mes lasagnes de ce midi. Probablement un aliment qui est mal passé. Mais toute mon énergie est partie avec mon repas. Assise à même le sol, les yeux fermés, le visage rivé sur le plafond, la tête posée contre le mur, je tente de me ressaisir, de récupérer mon souffle. Cependant, mon côté amorphe reste bel et bien là. Je ne me sens pas du tout en état de reprendre. Pourtant des vies sont en jeu, et c'est cela qui me fait me redresser pour sortir de cet endroit pas très glamour. Je me rince au lavabo pour essayer de me donner une contenance, mais ma figure a viré au blanc. Je rejoins quelques minutes après, Christophe qui gère d'une main de maître nos deux postes. Je m'affale sur ma chaise et il me regarde



brièvement. Il fournit les instructions à son interlocuteur puis me dit :

— Ouh là, ça ne va pas du tout, toi ! constate-t-il. Tu es toute blanche.

— Je crois qu'il y a un truc qui n'est pas passé, réponds-je penaude.

— Vois avec Marc si tu peux rentrer. Tu n'es pas en état de continuer.

Marc, notre supérieur, se charge de nous remplacer sitôt qu'il y a une absence. Je me lève mollement et le rejoins à son bureau dans notre grand *open space*. Il est un chef ferme, mais tout aussi adorable. En lui expliquant mon souci, il m'enjoint de disparaître pour revenir en forme dès le lendemain.

C'est lessivée et vidée que je rentre chez moi. En insérant les clés dans la serrure, je me rends compte que la porte n'est pas verrouillée. *Mince, Xavier a dû partir en retard pour avoir oublié de la fermer.* Je les jette dans mon vide-poche et pose mon sac à main sur la console de l'entrée. J'avance fébrilement et j'entends des gémissements. *Hein ?* Je tends l'oreille et je m'approche petit à petit du son. Intriguée, je progresse à pas de loup vers ma chambre d'où émane des bruits de respirations fortes. En poussant la porte doucement, j'aperçois l'incroyable. La pire vision de ma vie. Je vois mon Xavier en train de bourriner le fessier de sa collègue Laury dans mon lit ! Une belle levrette avec cette putain

de blondasse et tout ça dans mon pieu! *Mais quelle salope!* Et lui, prend son pied à lui enfoncer sa bite dans son trou de balle. Les yeux exorbités par la scène qui se joue devant moi, mon cœur se délite.

Quand mon petit ami m'aperçoit enfin, il continue ses va-et-vient tout en se justifiant. *Vous allez voir qu'il va me sortir une excuse bidon!*

— Ce n'est pas ce que tu crois, Mélo! Je...

— Oh, mais c'est vrai qu'Laury et toi êtes en pleine séance de travail. Je ne voudrais surtout pas vous déranger pendant votre réunion.

Il se décolle d'elle et sans aucune pudeur, le sexe fièrement dressé et la capote au bout de sa queue, il s'avance vers moi. Instinctivement, je recule et mets les mains en avant pour me protéger, comme si cela allait me servir.

— Ne me touche pas! Surtout pas! Toi et la pouffiasse, vous allez vite décarrer de mon appartement. Sur le champ.

— Mais attend Mélo, je te jure, je n'ai jamais voulu ça.

— Ah oui? Elle t'a peut-être violé, l'attaqué-je verbalement.

Bégayant pour trouver ses mots, il ne sait pas quoi dire. Moi, tout ce que je vois, c'est qu'il me fait toujours face et que sa gaulle s'est rétractée. Quant à Laury, elle se



revêt, gênée de ne pas avoir pu finir sa séance de sport avec son prof privé.

— Habille-toi Xavier et pars, s'il te plait. Je ne te le demanderai pas dix fois, lancé-je, blasée.

Il soupire, mais ne moufte pas, se retourne et enfle son pantalon. Laury ne dit rien, mais rase les murs pour sortir de chez moi. *Elle fait bien ou je la claque contre l'un d'eux.* Mon mec, cette ordure plutôt, vous êtes d'accord avec moi, lui, me regarde une dernière fois, mais je baisse la tête. Il me fait honte. Je ne veux plus dire quoi que ce soit, car je sais que je suis sur le point de craquer. Sans même une œillade, ni une excuse, il s'en va.

Je sens la colère monter en moi, et pour oublier le plus vite possible, je me décide à enlever les draps souillés. Je réunis tout le linge de maison que je jette avec énervement dans ma pаниère. Seulement, ce n'est pas une corbeille qu'il me faudrait, mais un sac de frappe qui pourrait évacuer toute cette rage que j'ai en moi. Cet enfoiré, ce connard même, aurait mérité que je le castre et que je lui fasse bouffer ses couilles devant cette pouffiasse. Merde, jamais je n'ai eu de pensées aussi violentes et pourtant à cet instant, je serais capable de faire un meurtre. Mais ce n'est pas moi, je ne suis pas comme ça et il le savait, il en a profité. Mais quelle conne je suis, d'avoir pu imaginer que ce mec était l'amour de ma vie. Je n'aurais jamais cru que ce genre de cliché m'arriverait à moi, la nana prévisible à des kilomètres. Moi, l'organisatrice et la gestionnaire d'une existence



parfaitement ordonnée. Et merde, si ça se trouve c'est pour ces raisons qu'il s'est tapé sa collègue. Le cœur en miettes, je m'effondre sur le bord de mon lit, affalée, laissant mon amour propre en ruine. Je pleure sans jamais pouvoir m'interrompre et avec cette impression que seuls les vestiges de mon cœur subsistent. Quand je relève la tête d'entre mes genoux, mon regard s'arrête sur une photo de nous deux, main dans la main, le sourire aux lèvres. Un sourire, qui avait à cet instant, la saveur de mille promesses et qui, désormais, a un goût amer. Puis, la terrible vérité m'éclate en plein visage, me voilà de nouveau célibataire. Cocue et célibataire. Seulement, vais-je laisser cet enfoiré me laminer de la sorte ou vais-je être plus forte que cela? Lui prouver que je n'ai aucun besoin de sa présence ni de son amour pour être une femme épanouie?



Mathilda

16 Février 2011

La porte des toilettes claque, le verrou coulisse et me voilà face à lui, les yeux brillants, l'haleine imbibée de tequila. Il est brun, les iris clairs et le genre de type qui te suffit pour te baiser. Je ne me présente pas, lui non plus. Je veux juste ça... Il s'approche vite puis, à ma portée, ralentit ses gestes. Il m'observe et vérifie dans mon regard que mon consentement est toujours d'actualité, que je n'ai pas changé d'avis. Comme réponse, je lui offre mes lèvres et mon cou qu'il s'empresse de parsemer de baisers avant de conclure.



Le gars ne perd pas de temps, en même temps je ne veux pas qu'il le prenne.

Mathilda, sérieux dans les chiottes! Non, mais attends, c'est de la merde là?

Ohhhh! Putain, mais jamais tu te tais toi, ai-je envie de crier. Seulement, je ne fais rien, je risquerais de passer pour une dingue, mais cela me suffit à me bloquer et à couper tout désir. Je repousse le type et lui dis :

— Ça t'ennuie si l'on reprend un verre et qu'on fait cela ailleurs?

— Euh non, comme tu veux, me dit-il un peu sonné par mon changement soudain. Je t'invite.

— Parfait. Tu habites loin? demandé-je en réajustant mon chemisier dans mon jean.

— Je suis à côté, quelques minutes à pied, pourquoi?

— Comme ça. Je n'aime pas monter en voiture avec des inconnus.

Devant ma réponse incongrue, le gars me dévisage une fois de plus et quitte les toilettes pour rejoindre le comptoir. Je le vois dodeliner de la tête, à mon avis, il doit penser que je suis cinglée, bonne à tirer, mais dingue.

Fêter ses dix-huit ans en se mettant minable, au point de se retrouver sous la couette avec un type dont le nom ne vous effleure pas l'esprit, c'est déjà arrivé



à des centaines de personnes, seulement là, c'est moi cette personne et... je me dégoûte.

Mais pourquoi avoir bu autant dans un pub aussi pourri que celui où j'ai posé mon cul hier soir? En ouvrant les yeux, l'homme à mes côtés est plutôt pas mal, je dois bien l'avouer, mais, putain il ronfle comme un sonneur et bave en même temps, c'est dégueulasse! Mais je suis soulagée de voir qu'il s'agit du même qui a failli me prendre dans les W-C.

Tu n'avais qu'à bien te tenir!

Je me redresse la tête en vrac et j'ai une envie de vomir persistante. Raison pour laquelle je ne bois jamais. Je ne supporte pas l'alcool, ça me rend malade et surtout je fais n'importe quoi. L'avantage, c'est que je ne me rappelle pas qu'il m'ait sautée et ça, c'est plutôt bien. Cela m'évitera de gamberger ensuite. J'observe l'endroit où j'ai atterri, la garçonnière est petite, mais sympathique. Au moins, je ne suis pas tombée sur un type crade qui ne connaît pas le mot balai. Je file jusqu'à la salle de bain et me rhabille rapidement tout en respirant exagérément pour ne pas gerber, puis je récupère mon sac faisant en sorte de ne rien oublier et je me sauve telle une voleuse. De toute façon, je ne pense pas que le beau brun se sentira offusqué ni même déçu, je ne devais être qu'une baise d'un soir, qu'un coup de plus sur une potentielle liste qu'il tiendrait. Ils font tous ça. Les hommes sont des goujats et des porcs par nature, c'est comme ça, mais parfois, lorsque je me

sens seule comme la veille, une partie de jambes en l'air vite fait me remonte le moral. Pas d'attache, pas de sentiments, et surtout aucune réitération. Parfois, je me comporte comme une salope, mais se faire du mal ainsi, c'est devenu une façon pour moi de ne pas sombrer, parce que la vie n'est pas toujours sympathique alors je fais avec. Il faut dire que je ne m'aide pas. J'ai décidé de lâcher mes études sur un coup de tête et de me trouver un job, d'ailleurs j'ai rendez-vous dans quelques heures et ma face fait peur à voir. En regardant l'horloge de mon portable, je constate que mon père m'a appelée une dizaine de fois, mais qu'il n'y a aucune trace de mon frère. Une flèche plantée en plein cœur s'ajoute aux autres. Jamais, je ne lui pardonnerai son absence, jamais ! Rapidement, j'envoie un message à mon paternel pour lui dire que tout roule et que je rentre à la maison. Pas de réponse... c'est que tout va bien... ou pas. Comment ça irait depuis ce jour où tout a basculé ?

Sur le chemin qui me mène jusque chez Elliot, je refais pour la énième fois le bilan de ma vie et j'aimerais revenir onze ans en arrière. Onze putains d'années à souffrir en silence pour ne gêner personne. Désormais, j'ai dix-huit ans et je dois me prendre en main, seule, pour ne pas changer.

Mais est-ce qu'un jour, je trouverai ce dont j'ai besoin ? Est-ce qu'au moins, je sais ce que je cherche ?



Mélodie

11 avril 2020

— Air France 1054, vous êtes autorisé à décoller piste 26 droite. Merci de contacter la tour 121.5 après décollage, annoncé-je à mon interlocuteur via le micro-casque.

Je le suis de près et m'assure qu'il respecte mes consignes. Quand ma tâche est menée à bien, je laisse Christophe, mon collègue, prendre le relais. Ma journée de boulot est enfin terminée. Je salue tout le monde et retourne au vestiaire, récupérer mes affaires avec une certaine lassitude.



Déjà dix mois que j'ai chopé ce salopard au plumard et depuis, j'ai du mal. Je me sens abattue et désespérée. Ma vie ici reste la même avec son éternelle routine. En voyant tous ces passagers, je m'aperçois que j'ai besoin de recul et de faire le point. Savoir ce que je veux et surtout avec qui ?

Non pas que je ne peux pas m'octroyer quelques jours, mais je me suis consacrée corps et âme à mes études, puis à mon concours pour devenir aiguilleuse du ciel. Désormais, depuis quelques années, je m'épanouis dans mon métier en m'assurant que ces personnes puissent voler en toute sécurité. Mon job consiste à orienter et contrôler la navigation aérienne. *Je précise au cas où vous n'auriez pas pigé !* Parfois survient une situation complexe, mais je le gère rapidement et avec efficacité pour mener à bien mon travail. Cependant, les allées et venues de ces touristes me donnent le bourdon. Ajoutez à cela, la grisaille de la région parisienne et vous obtiendrez une Mélodie en pleine dépression. Nous sommes en avril et hormis la pluie et les nuages, je peux déjà conclure que le soleil s'est barré à l'autre bout de la planète. *Vous me direz : mais Mélo, tu peux bien prendre des congés ! Et moi je vous répondrai : que le peu de vacances que j'ai, je file aider mes proches.* Étant fille unique, je privilégie le bien-être de mes parents. Mon père à la retraite, ma mère travaillant encore à mi-temps comme infirmière, je leur donne régulièrement des coups de

main. Du moins, pendant mes congés. Si ce n'est pas au jardin, c'est pour ranger ou nettoyer chez eux.

Dans mon canapé, affalée, je ne trouve rien d'autre à faire que de zapper chaîne après chaîne. Sur Discovery, je tombe sur un reportage concernant la Nouvelle-Calédonie. Je m'extasie toujours autant devant ces images qui me font rêver. Sa verdure luxuriante, ses paysages à couper le souffle et ce lagon aux eaux transparentes... Si je pouvais, je partirais dans l'heure et je changerais tout. *Mes derniers repos remontent à un mois, enfin si l'on peut appeler ça des congés.* J'ai passé la semaine chez mes parents à trier, ranger et astiquer leur grenier. *V'là le bazar entassé depuis de nombreuses années.* Un nettoyage de printemps comme il se doit. Seulement, ce n'est pas détendue que je suis rentrée, mais exténuée. *Quelle idée d'amasser autant de bricoles inutiles ? Je vous le demande ! Par pitié, ne le faites pas. Pensez à vos enfants ! Franchement, ils ont autre chose à foutre que de trier vos merdes ! Désolée, je m'emporte, mais j'ai besoin d'extérioriser ma colère.*

Je suis continuellement sur les dents. Tout m'irrite. Le moindre truc m'horripile. Pas plus tard qu'hier, à ma pause déjeuner, je hurlais dans le restaurant d'entreprise, car la ficelle de mon Babybel s'était cassée et je n'ai pas réussi à l'ouvrir correctement. Au point où l'un de mes collaborateurs s'est précipité vers moi, et s'est chargé de le découper, afin que je puisse récupérer mon précieux fromage. Je pleurais presque en voyant la cire rouge

collée à mes ongles. L'ingurgitation de celui-ci m'a laissé un goût amer face à mon désarroi. Je crois que mes collègues me prennent avec des pincettes ces temps-ci. *Pensent-ils que j'ai mes règles? Ou pire que je suis enceinte et que ce sont mes hormones qui jouent les ingrates? Aucune idée.* Tout ce que je sais, c'est que je me mets en retrait et cause à peu de personnes. Plusieurs ont tenté de venir vers moi, mais l'accueil que je leur réservais malgré moi les a dissuadés.

Les images continuent de défiler sous mes yeux, je les regarde sans les voir. Sans penser, essayant de m'évader. Ne réfléchir à rien. Ne plus rien sentir, à part la brise fraîche du matin, le vent délicat et la chaleur sur ma peau qui se nourrit du soleil. J'ai aussi envie de visiter plein de monuments, de la nature sauvage au building gigantesque. Du dépaysement! C'est ça qu'il me faut. Ras-le-bol de la grisaille parisienne, des abrutis de chauffards, des bouchons permanents et ces râleurs de Français. Et moi, dans tout ça, je fais la girouette! *Oh! putain... je remarque que j'ai un humour de merde. Girouette = contrôleuse de l'air... Bon, okay je sors!*

Zombifiée, j'écoute la voix monotone du speaker. Très soporifique, mais le bleu de l'océan, le vert des arbres et les tons roses et rouges des fleurs diverses me séduisent. Malgré ma lassitude et la fatigue de la journée, je suis à fond dans l'émission. Quand subitement, la bande-annonce s'enclenche. Fait chier! J'attends le



retour du programme, la zappette dans les mains. D'une oreille distraite, un spot de pub attire mon attention.

« Marre de la grisaille? Marre du train-train quotidien? Besoin de changement? FarTrip vous emmène partout. De la tour de Pise à la végétation luxuriante du Pérou. On s'occupe de tout. Choisissez votre formule et partez avec FarTrip... »

Je me redresse aussitôt, les yeux écarquillés devant mon écran, car mon cerveau vient de faire tilt et est obnubilé par la promotion de cette agence de voyages. J'écoute jusqu'à la dernière seconde l'annonce et l'adresse du site internet me reste en tête. Il ne me faut pas cent-sept ans pour réfléchir. Je me lève précipitamment pour récupérer mon ordinateur portable puis me vautre à nouveau dans mon sofa. J'ouvre mon PC et attends avec une excitation non expliquée qu'il veuille bien s'allumer. Évidemment, je trouve qu'il est d'une lenteur... épuisante. Quand enfin je peux cliquer sur le serveur internet, j'entre l'adresse de l'agence de voyages et trépigne d'impatience. C'est avec soulagement que je vois de magnifiques images attirantes de nombreux endroits. Je reconnais New York, Pise, le palais de Buckingham, la Papouasie... Je regarde les diverses formules proposées. Il y a vraiment du choix. Aussi bien, complète clés en main, ou programme à la carte.

Personnellement, je suis plutôt de nature organisée. Très structurée. Peut-être un peu trop, mais je déteste l'improvisation. Rien n'a de place dans un désordre sans nom. *Vous commencez à me connaître.* Si je dois partir, je préfère que tout soit pris en charge. Je ne laisserai aucune marge d'erreur. J'observe les différentes options et quelques destinations me font de l'œil. Beaucoup trop de choix d'ailleurs. L'Écosse, par exemple. Ce pays m'a toujours fait rêver. Qui n'aimerait pas visiter les highlands, traverser ses collines verdoyantes à contre vent, manger du haggis et boire les meilleures bières et whiskys de cet endroit? Ensuite, l'Italie m'attire également. Participer au carnaval de Venise, faire le tour de la ville en gondole, dévorer des pâtes dans une petite trattoria , et arpenter le Palais des Doges. Le son de la télévision m'interpelle à nouveau. Je lève la tête et retombe sur un reportage sur la ville de Nouméa. Je me découvre amoureuse de l'endroit. Déterminée à partir, je me lance dans de nombreuses recherches et trouve l'Île des Pins, le marché de Nouméa, Lifou. Tout me tente.

La fatigue me gagne et je m'aperçois que cela fait des heures que je suis sur le site à fouiner. Je décide de couper en rejoignant ma chambre pour une nuit réparatrice. L'avenir s'annonce prometteur.





Mathilda

15 Décembre 2020

Trois heures et demie du matin et je suis déjà de mauvaise humeur. C'est redondant ces derniers temps tellement mon état de fatigue me pèse. Mon réveil éclate une fois de plus au sol, je me lève d'un pas traînant. Je ne pense qu'à une seule chose pour le moment, mes retrouvailles avec mon lit ce soir vers vingt-deux heures. Tout en prenant ma douche pour tenter un éveil, je songe à toutes les tâches qui m'attendent au magasin. Avec un peu de chance, mon équipe sera au complet. Trois personnes, ça, c'est une équipe. Abattre le boulot



de huit individus à trois, on est plutôt bien niveau optimisation du temps et productivité.

La tête dans mon demi-litre de café, je navigue sur les réseaux sociaux et je ne sais pas ce que j'ai branlé, mais je n'arrête pas de voir passer des appels aux congés. L'île de la Réunion, la Corse, les USA... Peut-être en février si le grand patron daigne m'accorder un peu de repos.

Oh non, tu veux des vacances!

Plus que des vacances même, il faudrait que je me tire loin d'ici. Trouver l'amour aussi, pourquoi pas? Parce qu'entre mon taf où je passe soixante-dix heures par semaine et mon père qui enchaîne les problèmes de santé, je n'en finis pas. Et puis je pense à mon frangin, parti se la couler douce, certainement dans un pays magnifique. Trop d'appels pour que j'y reste sourde. Quand j'aurai un repos, je vais tenter de me renseigner et trouver quelques idées. Je continue de fouiner rapidement sur le Net et retombe sur cette pub que j'ai déjà vu tourner.

«Marre de la grisaille? Marre du train-train quotidien? Besoin de changement? FarTrip vous emmène partout. De la tour de Pise à la végétation luxuriante du Pérou. On s'occupe de tout. Choisissez votre formule et partez avec FarTrip...»



Cela me fait penser à cette Mélodie rencontrée au mois de septembre sur le forum de FarTrip. C'est d'ailleurs en voyant son message que je me suis décidée à poser mes congés payés. L'Italie, c'est un bel endroit et puis Venise a une histoire particulière à mes yeux. Cette nana a plutôt l'air sympathique, très angoissée, mais sympa. Tout naturellement, je me suis proposée pour lui tenir compagnie lorsque je la rejoindrai, enfin si j'y vais...

Oh putain, tu as vu l'heure!

En attendant, le boulot m'appelle. Cinq heures, à mon poste, la journée s'annonce merdique, mon employée ne vient pas, elle est malade. Ce qui signifie ouverture en solitaire, rayon à installer, dates de péremption à chasser et déchargement du camion. Je hais ces moments-là. Dès son SMS, j'ai pris les devants et appelé le chef de secteur. Il sera là pour huit heures trente juste pour la présence et le café. Mais sinon Mathilda, démerde-toi toute seule, comme d'habitude.

J'enchaîne sans même avoir le temps d'aller pisser. À la levée du rideau, il y a déjà quelques clients. Toutefois, ce sont les pochtrons du coin qui attendaient désespérément de pouvoir venir acheter leurs deux bières et voler de quoi manger.

Dans quel monde vit-on ?

Je continue de jongler entre la mise en rayon et l'encaissement sans compter les commandes à gérer.



Heureusement pas d'autre camion aujourd'hui. Quatorze heures, mon employée de l'après-midi arrive enfin, munie d'une détermination à faire peur... mais elle est tout de même là.

Alléluia, tu vas pouvoir manger!

Pendant ma pause d'une dizaine de minutes, j'en profite pour avancer mes plannings et m'alimenter en même temps. En constatant que comme d'habitude, la période des vacances va me donner du fil à retordre, je m'arrache les cheveux. Comment faire tourner un magasin de quartier à trois? Ras le bol de cravacher en flux tendu, marre d'être toujours à tirer sur la corde. Le travail me bouffe et me ronge jusqu'à la moelle, je finis par me demander si un jour je vivrai plutôt que survivre. Je sens s'immiscer une crise d'angoisse à l'idée d'assumer encore une fois l'emploi de dix personnes. J'en reconnais que trop bien les symptômes. Des tremblements, l'accélération du rythme cardiaque, la gorge qui s'enserme et ce mal-être horrible. La suffocation s'installe et pour me soulager, j'abaisse mes paupières et essaie de contrôler ma respiration. Mais derrière mes yeux fermés, se joue l'apocalypse. Un enchaînement de tâches à faire encore et encore, elles s'amoncellent et se démultiplient pour former un amas de stress. Loin de calmer ma crise, mes neurones s'affolent et l'amplifient.

Ces dernières semaines, elles se sont transformées. De plus en plus violente, je m'enfonce dans les profondeurs de mon être. J'ai commencé cette pathologie il y a une



dizaine d'années. J'étais tellement angoissée la veille d'un examen que j'en ai perdu toutes mes capacités et je me suis retrouvé le cul au sol sans avoir le temps de dire «ouf». À force d'enchaîner les crises, j'ai fini par consulter. Le verdict est tombé. Diagnostiquée spasmophile, je dois éviter toutes sources d'anxiété. Comment expliquer à mon médecin que le stress fait partie de moi et qu'il me nourrit, qu'il me maintient debout? J'en ai chié pour en arriver là. Être chef de magasin à vingt-six ans, sans étude, ce n'est pas donné à tout le monde, c'est dire ma détermination à avoir ce que je veux. Seulement, mon âge ne m'aide pas, car j'ai l'impression de devoir justifier ma légitimité à ce poste. Alors je ne compte pas les heures ni l'investissement personnel, encore moins les kilos perdus et la quantité de cachets ingurgitée pour différentes pathologies. Mais c'est ma vie, je l'ai choisie. Je souhaitais avoir des responsabilités, je voulais gérer et voilà ce que ça donne. Une nana incapable de contrôler une putain de crise de spasmophilie.

Lorsque mon chef repasse dans le bureau, je respire difficilement, plus que d'accoutumée. Je lui jette un regard sans équivoque. Il a compris, ce n'est pas la première fois qu'il me voit dans cet état-là. Il m'aide à m'asseoir au sol et patiente. Le malaise évolue et se transforme en crise de tétanie. Je ne parviens plus à inhaler. Dans l'engrenage de ma descente aux enfers, j'emmène mes forces, et l'air qui me maintient en vie.

Je me perds dans les abîmes du désespoir d'où j'ai l'impression que je ne reviendrai plus. La sensation que tout est fini m'ênrôle et s'insinue tel un poison. Désormais, je ne respire plus que par intermittence et dans ma demi-conscience, je constate que mon chef est devenu blanc comme un linge. Un instant, mes paupières se lèvent fébrilement quand on me force à inhaler dans un masque, les pompiers sont là. Dans un état catatonique, je perds pied et lâche complètement prise.

À mon réveil, mon père est à mon chevet. Au service des urgences, je regarde autour de moi et remarque à quel point les gens vont et viennent avec une rapidité à me donner le tournis et la nausée. Combien de personnes sont-elles là dû à leur travail? Combien pètent un câble ou reçoivent un signal d'alarme de leur corps?

— Tu ne peux plus continuer comme ça, ma chérie. À ton âge... être dans cet état, ce n'est pas possible, s'inquiète mon père.

— Papa, c'est ma vie, c'est mon job, c'est juste que j'ai lâché prise quelques instants et voilà ce que ça donne...

— Écoute, ce boulot, ce n'est pas ce dont tu as besoin, me coupe Elliot le regard triste. Sérieusement, ma chérie. Le hard discount c'est de l'esclavagisme. Tu devrais le quitter et te trouver autre chose de plus gratifiant, voyager, voir du monde, sortir, rencontrer quelqu'un. En bref, vis ma puce. La vie est trop courte

pour la gâcher de la sorte. Regarde ton frère, il profite tout en travaillant, il semble épanoui. Fais comme lui, évade-toi et savoure ce que le destin te donne.

— Et toi papa? Qui va s'occuper de toi quand je ne serai plus là? Je n'en ai pas le droit et tu le sais. Depuis que maman est partie, je me suis toujours refusée à t'abandonner à mon tour. Ce n'est pas parce que j'ai une baisse de régime que cela va changer, dis-je en essayant de me redresser.

— Reste allongée, veux-tu? Le médecin t'a imposé quinze jours d'arrêt maladie.

— Mais... non, c'est impossible papa, je ne peux pas, le magasin qui va...

— Tutut! Je ne désire rien entendre, j'ai une proposition à te faire, seulement es-tu prête à l'écouter?

— Tout ce que tu veux. Tu sais que je ne peux rien refuser à mon vieux père.





Mélodie

26 mai 2020

Bâillant à m'en décrocher la mâchoire, je la referme subitement en voyant mon voisin de bureau me regarder avec un air bizarre. *Ben quoi? On n'a pas le droit d'être fatigué?* L'homme n'est pas infallible. Tout ce que je constate, c'est que je suis une larve aujourd'hui. Je passe mes soirées à faire d'un rêve fou, une réalité. *Vous me demandez quelle est cette chimère ?* C'est simple. Quelques mois sabbatiques, rien que pour moi. Pour me ressourcer. Pour me détendre. Pour ne penser à rien. Pour profiter. Pour ne plus jalouser chaque touriste qui défile à l'aéroport Charles de Gaulle où je



travaille. Pour sortir de ma routine qui s'est installée sans que je m'en rende compte. Bref, pour la faire courte: j'ai envie d'évasion. Et je passe mon temps à errer sur FarTrip. Depuis leur publicité, il y a quelques semaines, j'essaie de mettre au point un programme qui pourrait me convenir. Car grande obsessionnelle que je suis, j'ai besoin de tout organiser. Point par point. Pas d'improvisation. Je n'aime pas ça! Je déteste quand il arrive un pépin. J'en cumule suffisamment le reste de l'année. *Je ne vous ai pas dit?* Je suis d'une maladresse extrême. Par chance, pas au travail, mais dans la vie quotidienne. Une tasse renversée, un talon coincé dans un caniveau, une chute sur du verglas... et j'en passe! *Non, je ne vous autorise pas à m'appeler Pierre Richard! J'vous vois venir. Certes, je suis maladroite, mais je ne suis pas un cas désespéré. Quoique... Vous en jugerez plus tard.*

Comme je n'aime pas le hasard, je me suis renseignée auprès de mon service des ressources humaines si je pouvais m'absenter six mois: *check*. J'peux vous dire que malgré les conditions posées, j'ai sauté de joie. Ensuite, puis-je abandonner mon chez-moi pendant aussi longtemps? Oui! J'avais déjà appliqué le prélèvement mensuel sur toutes mes factures, impôts... Mon courrier sera redistribué chez mes parents. Animal, je n'en ai pas. Mec, c'est le calme plat depuis Xavier. Comme ça, pas besoin de m'embarrasser d'un poids. Oui, d'un poids! *J'insiste! Pourquoi se mettre en couple quand monsieur décide que la collègue est bien plus intéressante que vous? J'vous le*

demande! Désolée de ce petit point d'énervement, mais ça m'a fait un bien fou de mettre Xavier à la porte suite à sa chevauchée sauvage dans mon pieu avec Laury. D'ailleurs, elle a déménagé peu de temps après et s'est éloignée. Bon débarras. Je ne donnais pas cher de sa peau.

Pour ce *road trip* organisé, plusieurs pays me font de l'œil: l'Écosse, l'Italie, La Nouvelle-Calédonie et le Canada. Reste à savoir, quand je dois partir. Janvier de l'année prochaine me paraît bien. Je passerai un mois en Écosse, ça me laisserait suffisamment de temps pour visiter le secteur. Puis, en Italie, j'aimerais assister au carnaval de Venise qui a lieu à la mi-février. Donc dès février jusqu'à début mars, je serai dans la ville de la pizza. Ensuite, je partirai pour la Nouvelle-Calédonie de mars à avril et enfin je terminerai mon voyage au pays du sirop d'érable sur mai-juin. Par contre, je verrai en cours de périple quelle décision je prendrai à la fin de mon séjour. Évidemment, je me munirai d'un billet retour, mais si mes habitudes me lassent, je voudrais revenir de ce voyage, neuve, formatée, pleine de vie, et je réaliserai probablement d'autres projets.

En cliquant sur le site internet de l'agence, j'analyse chaque parcours proposé et sélectionne celui qui me conviendrait le plus. J'ai envie d'exotisme, de romantisme, d'excitation, de clinquant, d'architectures, d'arts, de découvertes gastronomiques, d'explorer de nouvelles contrées. Je me sens bien mieux depuis que

je suis en train de préparer mon expédition. Le seul point négatif dans cette équation : Mes parents ! Oui, Odette et Martial Jovial ne vont pas du tout aimer ma décision de partir si longtemps. Je crois qu'en trente ans, je n'ai jamais dépassé les trois mois sans les voir. *C'est vous dire !* Je sens cette confrontation imminente me ronger au fur et à mesure que le temps passe. J'essaie de retarder l'ultimatum, mais je sais que je vais devoir me jeter à l'eau. Cela dit, je connais déjà leur réaction. Ma mère dira : *« Mais comment allons-nous faire sans toi ? »* et mon père : *« Tu es inconsciente. C'est dangereux pour une femme seule ! »* On lance les paris ? Je les aime, ça, c'est indéniable, mais parfois ils sont trop présents dans ma vie. Elle n'hésite pas à faire l'heure de route qui nous sépare juste pour m'apporter des tupperwares de nourriture. Comme si je ne savais pas me faire à manger. Odette oublie par moment que sa fille est majeure depuis douze ans. Sans compter ses incessants reproches sur mon célibat et mon inaptitude culinaire. Elle croit que pour être bonne à marier, il faut être un fin cordon bleu. *Tu parles ! En plus, c'est dégueulasse les cordons bleus. Il n'y a pas pire comme bouffe insipide.* Tout ça pour dire que maintenant, j'ai pris la décision de partir ; ce soir, je leur dévoile mon plus beau rêve. Pourvu qu'il ne se transforme pas en cauchemar, me rabâché-je intérieurement.

Vingt heures pétantes, je toque devant leur splendide demeure. L'extérieur de leur résidence m'a toujours

fait penser au manoir de Casper le petit fantôme. Très gothique, très mystique. Alors, les jours de brouillard, leur maison me donne des frissons. Mais le reste du temps, on s'y sent bien. Mon père a la main verte. Toute l'année, il taille ses buis afin qu'il n'y ait pas un centimètre de feuille qui dépasse. Un vrai psychopathe de la cisaille. *Un Edward aux mains d'argent en devenir.* Des roses se mélangent aux freesias, aux géraniums, aux chèvrefeuilles... Un régal pour les narines. *Poisseeuse comme je suis, vous vous doutez bien que je suis allergique au pollen et dès que le printemps arrive, je fais rhinite sur rhinite. Insupportable!* Durant mon adolescence, je lui ai même mis un ultimatum en lui disant «*Ce sont elles ou moi!*». *Je peux vous dire que ce jour-là, j'ai vite regretté mes paroles.* Mon père a osé répondre: ses fleurs! *Fumier!* Et il avait ajouté: si tu n'es pas contente, tu fais tes valises, ma fille. *Croyez-moi qu'à treize ans, j'ai rapidement fermé mon caquet et j'ai rebroussé chemin jusqu'à ma chambre pour prendre mes antibistaminiques.* Par chance, en ce moment, on cumule les pluies et les bourgeons de son harem floral ne sont pas éclos. Après avoir toqué à la porte, j'entre et m'annonce. Je retrouve ma mère en cuisine.

— Salut Maman.

— Salut ma fille chérie. Comment vas-tu? me demande-t-elle en apposant ses mains sur mes épaules.

— Bien. Merci. Et toi? Qu'as-tu fait dernièrement? Pas de folie?



— Non, nous savons rester raisonnables. Maintenant que le grenier est rangé, on pensait y mettre une table de billard? Qu'en dis-tu?

Encore une lubie de mon père. Des comme ça, j'en entends tout le temps. Par chance, elles ne se réalisent pas. L'une des dernières en date: s'acheter un camping-car pour voyager. En trois ans, ils ont fait six-cents kilomètres aller-retour, lors d'un séjour chez une cousine de Martial. Bref, une lubie!

— Vous allez y jouer une fois ou deux, et ça va vous prendre toute la place et si vous voulez faire autre chose, vous ne pourrez pas, car c'est très lourd. Sans compter que le plancher ne supportera peut-être pas le poids du billard.

— Hum.

Oui, ma mère qui reçoit une vérité en pleine tête ne sait répondre que par: Hum. Mais ce qu'il faut ajouter à mon argument et que je n'oserai pas dire c'est que le jour où ils décèderont, qui va devoir bouger ce maudit billard? C'est bibi! Donc, je ferai tout pour stopper leur lubie.

— Et papa?

— Il est dans le salon. Va l'embrasser.

Je traverse le couloir et le rejoins, en déposant un baiser sur la joue de mon paternel.

— Bonsoir.

— Ma fille, dit-il joyeusement en repliant son journal pour le jeter sur la table basse.

J'en profite pour me vautrer dans le sofa qui jouxte son fauteuil.

— Quoi de beau mon enfant?

— La routine, Papa. La routine.

— Hum.

Alors, pour lui, ce n'est pas une vérité. C'est sa réponse quand quelque chose l'ennuie. Autrement dit: ton quotidien ma fille me fatigue éperdument. *Merci Papa!*

Nous passons à table et les minutes défilent. Nous mangeons en discutant de tout et de rien. L'ambiance familiale par excellence. J'ai beau le redouter, je me répète qu'il faut que je me lance. *Allez, Mélodie, vas-y!* Ce n'est pas la mer à boire. Juste un «Je vous quitte pendant six mois, mais je reviens vite!» Je soupire régulièrement en ressassant leur éventuelle réaction, je souffre de mon manque de courage, je m'exaspère. Voyant probablement mon comportement inhabituel, ma mère s'interroge:

— Tout va bien? insiste-t-elle.

— Oui bien sûr. C'est que...

Je me tais en essayant de me convaincre que tout va bien se passer.

— On t'écoute ma fille, ajoute mon père.

— J’ai effectivement quelque chose à vous annoncer.

— Tu as un chéri? s’excite subitement Odette.

— Non, maman. En vérité, je...

— Tu veux un animal? m’interrompt Martial.

— Non plus. Vous me laissez finir ou bien?
commencé-je à m’énerver.

— Bon, bon... nous t’écoutons, capitule mon père.

Allez, c’est parti. Crache tout d’un coup et après tu seras soulagée!

— J’ai décidé de réaliser un de mes rêves.

— Qui est? demandent-ils en chœur.

Mes parents ne peuvent pas s’empêcher de l’ouvrir.
C’est affolant! Par chance, je ne tiens pas d’eux.

— Je vais partir en *road trip* pendant six mois.

— QUOI? hurlent-ils à l’unisson.

— Mais pour aller où? questionne ma mère.

— Je pensais à l’Écosse, en Italie, en Nouvelle-Calédonie et pour finir, le Canada.

— Mais comment allons-nous faire sans toi?
s’interroge-t-elle.

Tiens! Qu’est-ce que je disais? On avait parié combien?

— Tu es inconsciente. C’est dangereux pour une femme seule!

Bingo! J’ai gagné! Vous me devez combien?

— Papa, lui dis-je en le regardant, puis ma mère. Maman. Ne vous inquiétez pas. Je suis en train de tout prévoir. Ça sera un voyage organisé par une agence. Je vous donnerai ma feuille de route. Vous saurez à tout moment où je me trouve et ce que j'y fais. Tout est super bien planifié. J'ai bien l'intention de rencontrer des gens, je vais même prendre un guide dans chaque pays. Donc, je ne serai pas seule. J'ai tout prévu.

— Sauf tes vieux parents, ajoute mon paternel.

— Papaaaa, voyons! Je vous donnerai des nouvelles régulièrement. Je vous appellerai et vous enverrai des cartes des différents lieux que je visite. Vous voyagerez un peu avec moi. On se fera des visio.

— Je ne le sens pas, ma fille.

— Tout va bien se passer maman. Ne t'en fais pas.

— Et... tu partirais quand?

— En janvier.

Mes parents accusent la nouvelle difficilement. Pour eux, c'est un coup de poignard. Heureusement, j'ai pensé à tout également pour eux. Sans moi, ils ne sont rien. Je leur ai trouvé et noté bien évidence: un électricien, un ramoneur, le plombier, car mon père est un névrosé des fuites. Il en a une phobie. J'ai demandé à leur aide ménagère de venir plus longtemps qu'à l'accoutumée et une seconde pour leur course. Je n'ai laissé aucune erreur se glisser dans mon plan.

Le repas se termine avec une légère tension. Jusqu'au moment d'ouvrir la porte pour rentrer chez moi, mes parents ont essayé de me convaincre d'annuler ma folie. Mais résignée, je n'ai rien lâché. Plus que jamais je suis décidée. Pour une fois, je vais pouvoir penser un peu à moi...





Laury

Août 2019

La tête me tourne et je laisse le son de *Paper Aeroplane* s'infiltrer en moi. Dans cette folie musicale, la température grimpe et les spots surpuissants me rendraient presque aveugle. La fête bat son plein et je ne compte plus les verres ingurgités. J'aperçois mes copines qui se dandinent et rigolent. Certaines se racontent probablement les potins autour d'une table basse. Celle-ci est recouverte d'un énorme seau rempli de glaçons où des bouteilles de toutes sortes s'entassent. Les basses vibrent à travers tout mon corps et me laissent

un sentiment très agréable. Les bras en l'air, mon bassin slalomant au rythme de la techno, je suis en transe.

Christine, avec son rire de pouffe, me sort de mon état d'exaltation. Déçue par ce revirement de situation, je réattéris et prends conscience de ce qui m'entoure. Je rejoins alors ma table et me sers un grand verre de vodka accompagné d'un soupçon de jus d'orange. Ce mélange me brûle tout autant qu'il me refroidit. J'aime cette sensation. Essoufflée par mon heure de défoulement, je récupère difficilement ma respiration. Cependant, je suis happée par une discussion.

— J'te jure, elle m'agace. J'en peux plus ! Je peux plus la voir en peinture cette meuf !

— Tu parles de qui ? m'incrusté-je subitement.

— Mélodie Jovial. Avec ses airs de sainte nitouche.
Grrr

— Tu l'as recroisée récemment ?

— Oui ! Xavier m'aidait sur un dossier et cette connasse a débarqué dans son bureau pour venir le chercher et a tout gâché ! On bossait sérieusement et dès son arrivée, il m'a plus calculée, j'ai pris du retard et paf ! Qui s'est fait engueuler parce que le boulot n'avancait pas ? Bibi !

— Fais-lui payer !

Surprise, avec ses yeux écarquillés, Clothilde ne comprend pas où je veux en venir.



— Si elle t'agace, rends-lui la monnaie de sa pièce! Moi aussi elle m'horripile. Madame la rousse qui pue de la schneck et qui est supérieure à nous. Tu parles! Bouffonne! craché-je.

— Vous n'avez qu'à coucher avec son gars! Il est pas mal en plus! nous suggère Olivia.

— Jamais de la vie! nous dit Clothilde. Je suis maquée. Mais vas-y, toi.

— Moi?

— Qui d'autre? me demande ma copine.

Xavier, le mec de Mélodie, mon collègue au service développement, est plutôt bel homme et mon genre. Cela serait facile de me le taper; de plus, si cette garce peut souffrir, quoi de mieux. Petit à petit, tout un scénario se dessine dans ma tête. Les idées fusent sur la manière de procéder. Tout s'imbrique tellement que mon côté machiavélique me donne le sourire.

— Je prends le pari!

Tous mes collègues attentifs à notre discussion me regardent les yeux ébahis. Puis un rictus s'installe sur celui de Clothilde qui finit par tendre sa main dans ma direction. Je lui en tape cinq pour valider ce pari fou, mais sensé. Cette nana doit payer! Son mec va devenir mien dès que je l'aurai décidé. Ma vengeance sera terrible. Cette femme qui se croit irrésistible parce qu'elle est rousse? *Eh ben ma cocotte, on va voir ce que ça donne une rousse version Calimero.*

La soirée continue au rythme endiablé et à la frénésie du moment. Nous sommes toutes déchaînées, résolues à faire le vide de cette semaine chargée de stress. Suite à un audit client, nous avons dû tous serrer les fesses afin de l'obtenir sans souci ; car nous savions que le big boss n'aurait fait qu'une bouchée de nous si ça avait été un échec.

Depuis quelques jours, je ne pense qu'à ça ! Ma vengeance. J'observe Xavier régulièrement dès que je le croise. Ses gestes, ses habitudes, les allées et venues de sa grognasse. Tout ! Je jubile d'avance. Tout est en place dans ma tête. J'en ai profité pour me racheter des dessous affriolants, et des robes plus courtes qu'à l'accoutumée. Tout le monde n'y voit que du feu ; seul, mon collègue me mate davantage. Mes œillades l'attirent dans mon filet petit à petit. *C'est du tout cuit !*

Au détour d'un couloir, je n'hésite pas à l'interrompre pour lui demander l'heure et prétexter une réunion, ou bien me plaindre que la journée n'est pas encore terminée. Mais aujourd'hui, quand je l'aperçois de loin, je m'approche tel un félin sur sa proie. À un mètre de moi, je lance la conversation.

— Bonjour, tu vas bien ?

— Oui et toi Laury ?

— Bien merci.

Je grimace et pose ma main sur son épaule pour me servir d'appui. Je remonte ma cheville jusque dans ma paume.

— La vache, ça fait mal ces chaussures, me plains-je de mes escarpins vertigineux.

— Pas évident d'être une femme.

— Mais c'est pour ravir les hommes, lui réponds-je du tac au tac.

Mes yeux plissés lui transmettant un message d'une lionne affamée, mes ongles plantés dans ma proie, je m'approche davantage et à quelques centimètres de lui, je lui susurre :

— C'est pour mieux te plaire.

C'est là que je le vois déglutir et un rictus apparaît discrètement. Mon pied est à nouveau au sol, ma main glisse le long de sa chemise et je sens son corps se raidir sur mon passage. Je devine la fermeté de ses muscles. *Hum, c'est que mon futur jouet a l'air bien gaulé.* Je gémiss et mords ma lèvre afin de faire monter la pression davantage.

— Craquant, dis-je pour le sortir de sa léthargie puis je le quitte, le laissant sur sa faim.

Le poisson est ferré, je n'ai plus qu'à ramener la ligne à moi. Il aura beau se débattre mentalement, il est trop tard pour lui. *Je te mangerai tout cru.* L'après-midi même, j'aperçois Xavier traîner aux alentours de mon bureau. *Bizarre!* À plusieurs reprises, j'observe pour voir son

manège et n'hésite pas à lui faire les yeux doux. *Demain, je le mets dans mon lit.* Enfin, le sien plutôt. Le but étant que ma sextape se déroule sans accroc et que je puisse voir le visage de Fifi Brindacier se décomposer sous mes yeux. Je jubile d'avance.

Je me regarde dans ma psyché et le constat est indéniable. Ma prise va succomber à mon charme. Balconnet et string rouges, accompagnés de porte-jarretelles, Xavier va craquer. Je passe une robe moulante noire et enfile mes escarpins. Parée de bijoux, je finalise ma tenue avec une brume de parfum et un soupçon de maquillage. Tel que je l'avais prévu, j'essaie de l'éviter toute la journée et en milieu d'après-midi, je le rejoins à son bureau. Travaillant dans un *open space*, dès mon arrivée, ses collègues me matent sans gêne. Xavier me suit en dehors de celui-ci et lorsque que nous parvenons devant une porte, je l'ouvre et l'attire à moi en m'accrochant à sa cravate. Engouffrée dans le local archives, j'allume la lumière et regarde mon jouet avec gourmandise. Il déglutit et je sens son désir. Je colle mon bassin au sien pour augmenter la bosse qui ne fait qu'accroître contre mon intimité. Tel un pantin, il se laisse faire. *Putain, il a envie de moi! Il n'aura pas fallu longtemps. Trop facile.* Je le regarde une dernière fois dans les yeux avant de me ruer sur ses lèvres appétissantes. Mon joujou suit le mouvement et ses paumes atterrissent directement dans mon décolleté

plongeant. Excité au possible, il me lèche le long de ma mâchoire, puis habilement, prend mon sein et le gobe à pleine bouche. *Putain, il s'est y faire!* Émoustillée, un cri incontrôlable sort de ma bouche. Xavier s'interrompt, se redresse et me regarde.

— Je crois qu'on devrait aller chez toi pour continuer, sinon nous allons être grillés.

Il acquiesce et nous récupérons respectivement nos affaires et je le rejoins devant sa berline. Toujours en appétit, il me sourit quand nous grimpons dans sa voiture. Sa main remonte le bas de ma robe pour mieux tripoter mon intimité. Des papillons dans le ventre, le string trempé, mon excitation ne désemplit pas. J'ai envie de lui. Maintenant! J'attrape la boucle de sa ceinture et la desserre. Ne pouvant plus tenir, je dézippe son pantalon et sors sa hampe. Je me penche vers lui et il comprend ce que je vais entreprendre. Affamée, je lèche son gland humide. Ma langue le caresse, et son sexe se dresse davantage. Je souhaite qu'il prenne son pied et moi aussi. À pleine bouche, j'entame des va-et-vient qui lui provoquent des soubresauts. Je l'entends gémir. Il n'arrête pas de bouger sur son fauteuil tout en conduisant. Mais sa main se pose dans ma chevelure afin d'accompagner mes mouvements. Je le pompe jusqu'à ce qu'il jouisse en moi. J'avale jusqu'à la dernière goutte. *Hum, ce mec sait y faire. Je n'ai rien perdu au change.*

Nous grimpons chez lui et dès l'entrée, je lui saute dessus. Je me redresse afin de poser soigneusement mon sac à main sur sa table de chevet. Je le positionne d'une manière à ce que la caméra soit dans le bon angle. Puis, je me retourne vers Xavier et je décide d'attirer son attention sur autre chose.

— Déshabille-toi ! lui demandé-je en me mordant la lèvre supérieure.

Il m'attrape les cuisses pour les maintenir contre lui. Je l'embrasse déraisonnablement. Ses lèvres m'envoient du rêve. *C'est un appel au péché ce gars !* Je comprends pourquoi l'autre bouffonne y tient. Je commence à lui retirer sa cravate tout en l'étreignant. Xavier m'entraîne dans sa chambre où j'ai à peine le temps de jeter un œil à la déco, qu'il m'abandonne sur son pieu et se débarrasse de ses vêtements. Ce que j'y découvre m'excite davantage. Une fois nu, il me déshabille tendrement, mais rapidement tout en parsemant de petits baisers ma peau satinée. La douceur de ses lèvres donne un sérieux contraste à l'effervescence qui nous anime. Mes dessous disparaissent sauf mes porte-jarretelles et mes collants. Sa bouche se pose sur l'intérieur de mes cuisses et remonte petit à petit. L'humidité de sa langue laisse une trace sur mon aine qui m'embrase plus encore. C'est avec gourmandise qu'il suçote mon clitoris faisant poindre mon orgasme. Je gémiss dès que sa peau rencontre la mienne. J'en veux plus. Je n'hésite

pas à plaquer mon intimité contre son visage. Je le désire partout sur moi, en moi.

Il me redresse et m'ordonne de me mettre à quatre pattes. *Putain, tout ce qu'il souhaite tant qu'il me prend sauvagement.* Les jambes écartées, sa bite vient se coincer dans mes fesses et me pénètre d'abord doucement. Après un dernier baiser sur mon épaule, il me sodomise aisément. *Enfin!* Après toute cette attente. C'est en prenant mon pied, que j'entends un bruit, sur lequel je ne m'attarde pas et c'est pendant l'un de mes orgasmes que la pouffiasse nous surprend. Malheureusement, j'avais omis que notre partie de jambes en l'air serait écourtée. C'est frustrée que je me rhabille, mais intérieurement je jubile en voyant les yeux humides de sa meuf. Et lui, à poil, essaie de recoller les morceaux. Si elle lui pardonne avec ça, c'est qu'elle est pire que ce que je croyais. Mais face à son désarroi, je sais que mon pari est gagné haut la main. Je quitte les lieux avec le sourire. *Bien fait, connasse!*

Ce que je n'avais pas prévu, en revanche, c'est que le bruit circulerait à travers toute la société. Et mes collègues n'ont rien démenti. Bien au contraire. L'humiliation s'est installée petit à petit et je me retrouve être la risée, la traînée de la boîte. Les chiens galeux m'allument ouvertement en se moquant de moi. Plus les jours passent et moins j'ai envie de me rendre à mon travail. J'ai recherché un emploi à une centaine



de kilomètres d'ici puis démissionné rapidement et ai déménagé pour mettre derrière moi, cette vengeance sordide qui s'est retournée contre moi.